

La Bibliothèque

C'est une belle bibliothèque, parfaite de tempo, luxuriante et américaine. A l'horloge, il est minuit et la bibliothèque, profonde, est emportée, comme un enfant qui rêve, jusque dans l'obscurité de ces pages. Bien que la bibliothèque soit « fermée », je n'ai pas besoin de rentrer chez moi parce que chez moi, c'est ici et cela depuis des années. D'ailleurs, il faut que j'y sois en permanence ; cela fait partie de mon travail. Je ne voudrais pas passer pour un petit fonctionnaire besogneux mais quand même, j'aime mieux ne pas penser à ce qui arriverait si, par hasard, quelqu'un venait et je n'étais pas là.

Cela fait des heures que je suis assis à ce bureau, le regard perdu parmi les rayons obscurs où s'alignent les livres. J'aime leur présence, le poids de leur présence, et l'honneur qu'ils font au bois des étagères.

Je sais qu'il va bientôt pleuvoir.

Toute la journée déjà, les nuages ont joué avec l'écriture bleue du ciel, emménageant leurs lourdes malles noires mais, jusqu'ici, de pluie rien n'est encore arrivé.

J'ai « fermé » la bibliothèque à neuf heures mais si quelqu'un veut apporter un livre, il y a toujours, près de la porte, la cloche qu'on peut sonner et qui m'appelle et me fait abandonner sur - le-champ mon occupation du moment : dormir, préparer le repas, manger, ou faire l'amour avec Vida qui sera là, maintenant, d'un instant à l'autre.

Elle finit son travail à onze heure et demie.

La cloche vient de Forth Worth, dans le Texas. L'homme qui l'a apportée est aujourd'hui mort et personne n'a jamais su son nom. Il a apporté cette cloche et l'a posée sur la table. Il avait l'air tout gauche et embarrassé et il est parti, inconnu qui passait, il y a maintenant des années. Ce n'est pas une grosse cloche, mais elle chemine intimement le long d'un sentier argenté qui connaît la géographie de notre écoute.

Souvent, on m'apporte des livres tard le soir ou aux petites heures du matin. Il faut que je sois là pour les recevoir. C'est mon travail.

Je fais l' « ouverture » de la bibliothèque à neuf heures chaque matin et la « fermeture » à neuf heures du soir mais je suis sur place vingt-quatre heures par jour et sept jours par semaine, pour recevoir les livres.

Il était deux ou trois heures du matin lorsqu'une vieille dame, il y a deux ou trois jours, a apporté un livre. J'ai entendu la cloche tinter au fond de mon sommeil comme si l'on me versait, de très très loin, une petite autoroute au creux de l'oreille.

J'ai également réveillé Vida.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » a-t-elle demandé.

« C'est la cloche » ai-je répondu.

« Non, c'est un livre », a-t-elle dit

Je lui ai dit de rester au lit, de se rendormir, que j'allais m'occuper de tout. Je me suis levé et j'ai passé les habits et l'attitude qui sont en rigueur pour l'accueil d'un nouveau livre à la bibliothèque.

Mes habits ne m'ont pas coûté cher, mais ils sont amicaux et jolis. Ma présence humaine, aussi, est accueillante. Les gens se sentent plus heureux lorsqu'ils me regardent.

Vida s'était rendormie (...)

Je suis sorti et j'ai allumé les lampes de la bibliothèque. Il y avait une atmosphère assez gaie, malgré les trois heures du matin.

La vieille dame attendait derrière la lourde porte vitrée de l'entrée. La bibliothèque était très démodée et c'est pour cela, d'ailleurs, que la porte avait pour elle une affection pieuse.

La vieille dame avait l'air très ému. Elle était très vieille, disons quatre-vingt ans, et ses habits faisaient penser aux pauvres...

Mais peu importe... riches ou pauvres, le service est le même pour tout le monde et toujours égal à lui-même.

« Je viens juste de terminer », dit-elle à travers la lourde porte vitrée que je n'avais pas encore eu le temps d'ouvrir. La voix, bien que ralentie par la vitre, éclatait de joie, d'imagination et, presque d'une certaine jeunesse.

« Je suis content », répondis-je, toujours à travers la vitre. Je n'avais pas encore fini d'ouvrir, mais nous partageons, chacun de son côté de la porte, la même excitation.

« C'est fini, il est fini ! » dit la voix en pénétrant la bibliothèque accompagnée par une vieille dame de quatre-vingt ans.

« Félicitations ! » dis-je. C'est si merveilleux d'écrire un livre.

« Je suis venue tout du long à pied, dit-elle. Je suis partie à minuit et je serais arrivée depuis longtemps si je n'étais pas si vieille. »

« Où habitez-vous ? »

« A l'hôtel Kit Carson, dit-elle. Et j'ai écrit un livre. »

Elle me le tendit d'un air fier, comme si c'était la chose la plus précieuse au monde. Ce que c'était. C'était un classeur à feuilles mobiles comme on en trouve partout en Amérique. Il n'y a pas un endroit où il n'y en ait pas.

Il y avait une grosse étiquette collée sur la couverture et, dessus, était inscrit, d'une grande écriture au crayon vert :

Madame Charles Fine Adams :
La Culture des fleurs à la lueur des bougies
dans une chambre d'hôtel

« Quel titre merveilleux, dis-je. Je ne crois pas que ce livre ait son pareil dans la bibliothèque. Ce sera une première. »

Elle avait un grand sourire sur son visage devenu vieux quarante ans plus tôt, érodé par les faux semblants et les exils de de la jeunesse.

« J'ai mis cinq ans à écrire ce livre, dit-elle. J'habite l'hôtel Kit Carson et j'y ai souvent cultivé des fleurs. Ma chambre n'a pas de fenêtres, alors il faut que j'allume des bougies. Les bougies, c'est ce qui donne les meilleurs résultats.

J'ai également cultivé des fleurs à la lanterne, au moyen d'une loupe, mais cela marche moins bien. Surtout pour les tulipes et les lys de la vallée.

J'ai même essayé de cultiver des fleurs à la torche électrique, mais ce fut une expérience décevante. J'ai eu des soucis, autrefois, et il a bien dû y passer trois ou quatre piles électriques, mais cela n'a pas donné grand-chose.

Rien ne vaut les bougies.

On dirait que les fleurs aiment l'odeur de la cire qui brûle, si vous voyez ce que je veux dire. il suffit de montrer une bougie à une fleuret la voilà qui se met à pousser. »

J'ai parcouru le livre. C'est une des choses que mon travail ici me donne l'occasion de faire. Il n'y a que moi, d'ailleurs, qui le fasse. Le livre était écrit à la main, d'une écriture appliquée, au crayon rouge, vert et bleu. Il y avait des dessins de la chambre d'hôtel, avec des fleurs en train de pousser dedans.

C'était une toute petite chambre et il y avait beaucoup de fleurs. Les fleurs étaient plantées dans des boîtes de conserve, des bouteilles et des bocaux au milieu d'un cercle de bougies allumées.

On aurait dit une cathédrale. (...)

L'accident d'automobile

Cette bibliothèque est née du poignant désir qu'il existât un tel établissement. Une bibliothèque comme celle-ci, pas de problème, ça s'imposait. Ce poignant désir a mis au monde ce bâtiment, qui n'est pas très vaste, et son personnel permanent, qui se compose actuellement de moi-même.

C'est une bibliothèque ancienne, dans un style brique rouge post-sismique de San Francisco, elle est située au n°3150 de Sacramento Street, San Francisco, California, code postal 94115_bien qu'on n'accepte aucun ouvrage par la poste. Il faut les apporter en personne. Cela fait partie des fondations de la bibliothèque.

Beaucoup de gens, avant moi, ont travaillé ici. L'endroit a une rotation assez rapide. Je crois que je dois être le 35^e ou le 36^e bibliothécaire en titre. J'ai obtenu le poste parce que j'étais le seul à remplir les conditions requises et que j'étais disponible.

J'ai trente et un ans et je n'ai jamais eu de formation de bibliothécaire. J'ai eu une formation différente, mais tout à fait compatible avec la gestion de cette bibliothèque.

Je comprends les gens et j'aime ce que je fais.

Je crois bien être actuellement la seule personne en Amérique susceptible d'occuper ce poste et c'est ce que je fais. Quand le travail ici sera terminé, je trouverai autre chose.

A mon avis, l'avenir me réserve pas mal de grandes choses.

Le bibliothécaire qui m'a précédé a passé trois ans ici et finalement il a fallu qu'il parte parce qu'il avait peur des enfants. Il se demandait toujours ce qu'ils pouvaient bien manigancer. Il habite maintenant dans un foyer de vieillards. J'ai reçu une carte postale de lui, le mois dernier. Elle était incompréhensible.

Auparavant, il y avait un jeune homme qui, pour occuper ce poste, avait quitté six mois, avec un congé sans solde, le gang de motards auquel il appartenait. Ensuite, il est retourné dans son gang et n'a jamais dit où il allait.

« Où est ce que tu étais, depuis six mois ? » lui ont-ils demandé
« Je m'occupais de ma vieille maman, a-t-il dit. Elle était malade et il lui fallait tout le temps du bouillon de volaille chaud. Quelqu'un d'autre a une question à me poser ? » Personne n'avait plus de question.

Avant lui, il y avait un bibliothécaire qui a passé deux ans ici, puis qui, brusquement, est parti au fin fond de la brousse australienne. Depuis, on n'en n'a jamais entendu parler. Selon certaines rumeurs qui me sont parvenues, il serait vivant. Selon d'autres rumeurs, il serait mort.

Mais quoi qu'il fabrique ces temps-ci, mort ou vif, il est encore, j'en suis certain, dans la brousse australienne, parce qu'il a dit adieu et qu'il ne reviendrait plus et que, s'il ne rencontrait jamais un livre sur son chemin, il lui fendrait la gorge d'une oreille à l'autre.

Encore avant, il y avait une jeune femme qui est partie parce qu'elle était enceinte. Un beau jour, elle a attrapé l'éclair qui fulgurait dans l'œil d'un jeune poète. Aujourd'hui, ils vivent dans le quartier des Missions et ils ne sont plus jeunes. Elle a une petite fille, très jolie, et lui est inscrit au chômage. Ils veulent partir au Mexique.

Le bibliothécaire avant elle a passé un an ici. Il a été tué dans un accident d'automobile. Un automobiliste a perdu le contrôle de son véhicule et a percuté le mur de la bibliothèque. Pour une raison inconnue, le bibliothécaire a été tué. Je n'ai jamais bien compris comment les choses s'étaient passées, parce que le mur de la bibliothèque est en brique.

Extraits de : *L'avortement*, de Richard Brautigan, éditions Points